

de la Révolution n'avaient pas brûlé ce précieux recueil, il me serait facile de démontrer qu'en dehors du *Pater*, la sagesse antique ne nous avait rien laissé à découvrir.

Enfin, l'abbé Velay était, par dessus tout, un ami sûr et un excellent prêtre, et je le regrettai sincèrement quand, mes études finies, il nous quitta pour aller occuper un poste de curé à l'extrémité méridionale du Vivarais.

Il fallait choisir une carrière. Mon père, sous l'influence de son humeur philosophique, peut-être par un peu d'apathie, me laissait à cet égard toute liberté d'action. Il considérait toutes les professions, libérales ou autres, comme se valant à peu près, sinon par elles-mêmes, au moins par la façon dont elles sont exercées, ce qu'on a traduit depuis par le proverbe qu'il n'y a pas de sots métiers, mais seulement des sottes gens. Il n'avait d'antipathie marquée que pour les fonctions publiques comme peu compatibles avec une véritable indépendance de caractère et d'idées.

Je n'avais pas de vocation bien déterminée. Cependant les leçons de l'abbé Velay m'avaient inspiré un certain goût pour la médecine, et il fut convenu que j'irais faire mes études à Montpellier.

A. MAZON.

(*A suivre.*)

